

Pascal Cribier

« Jardiner, c'est abîmer la nature »

Dans un livre captivant, le jardinier atypique présente ses réalisations, en France et aux États-Unis. Fondé sur de solides convictions, son travail se distingue par le respect du terrain

Pascal Cribier est jardinier, mais sa vie, ses mots, bousculent l'image du métier. Il affiche une belle gueule des villes et habite au cœur de Paris. Il parle comme un torrent. Enfant, il dessine des voitures. Adolescent, il gagne sa vie comme mannequin pour les magazines de mode. A 15 ans, il roule à 250 à l'heure dans une Ferrari empruntée. Ses premières études de terrain, dans le pays de Caux, il les fait en Porsche. A l'époque, c'est un crack du kart, qui écume les circuits automobiles. Il évite les musées comme les bouquets mal assemblés, leur préfère les villes et leurs trottoirs. Il aime les zones industrielles et l'odeur de la pluie d'été sur le bitume. Il a lu dix livres dans sa vie mais, à 18 ans, il savait dessoucher un arbre pour nettoyer ses racines. Et il a des convictions : « *Jardiner, c'est abîmer la nature.* »

Pascal Cribier est, à 55 ans, le jardinier le plus excitant de l'Hexagone. Un gros livre illustré, riche et captivant, réunit ses réalisations et projets, en France mais aussi aux États-Unis ou sur l'île paradisiaque de Bora Bora. Impression étrange, en tournant les pages. On tombe sur une profusion de racines, fleurs, plantes, arbres et nappes d'eau. Mais on est loin, souvent, du jardin tiré au cordeau, rasurant, délimité par des grilles sur lesquelles sont affichés les horaires. Parfois, on se demande où est intervenu Cribier. A ses yeux, c'est un compliment, car l'enjeu est ailleurs. Dans le combat qui se joue, à Feyzin comme à Méry-sur-Oise, entre les notions de paysage,

nature, jardin.

Pour Cribier, la nature est hostile, d'ailleurs elle lui fait peur et il n'y marche jamais. Le paysage, c'est autre chose, il est façonné par l'économie : « *Le chauffage central a bouleversé le paysage, car on ne coupe plus le bois pour se chauffer* », dit-il. Le jardin, c'est faire du mal à la nature pour le plaisir des sens. C'est un artifice inutile, sans valeur marchande, un péché mignon à consommer avec modération. Cribier trouve donc « *absurde* » de jardiner le paysage, par exemple les talus d'autoroute ou les ronds-

le bon jour, à la bonne heure. « *Plus personne ne fait ça, assure-t-il. Un jardin peut basculer en trois jours. Moi, j'invente des techniques où je peux laisser le jardin une semaine.* » Il associe aralias, azalées, magnolias, pins. Combat permanent. « *Les aralias, poursuit-il, je les arrache pour laisser vivre les azalées dont le parfum est indescriptible. Les pins, je les travaille pour laisser filtrer le vent et la lumière, sinon ils se déracinent, mais je les contiens aussi, sinon les aiguilles font mal au sol.* » Et ajoute : « *Je pacifie les plantes les unes avec les autres.* » Cribier conçoit des jardins dans le respect du terrain, du contexte, de l'histoire. Il n'aime pas les jardiniers que l'on reconnaît à leurs réalisations, dessin et plantent la même chose du Pas-de-Calais au Lavandou. Il déteste encore ce qu'il appelle « *les jardins Kleenex* », la plupart des manifestations éphémères, comme celle de Chaumont-sur-Loire, où le jardinier joue à l'artiste.

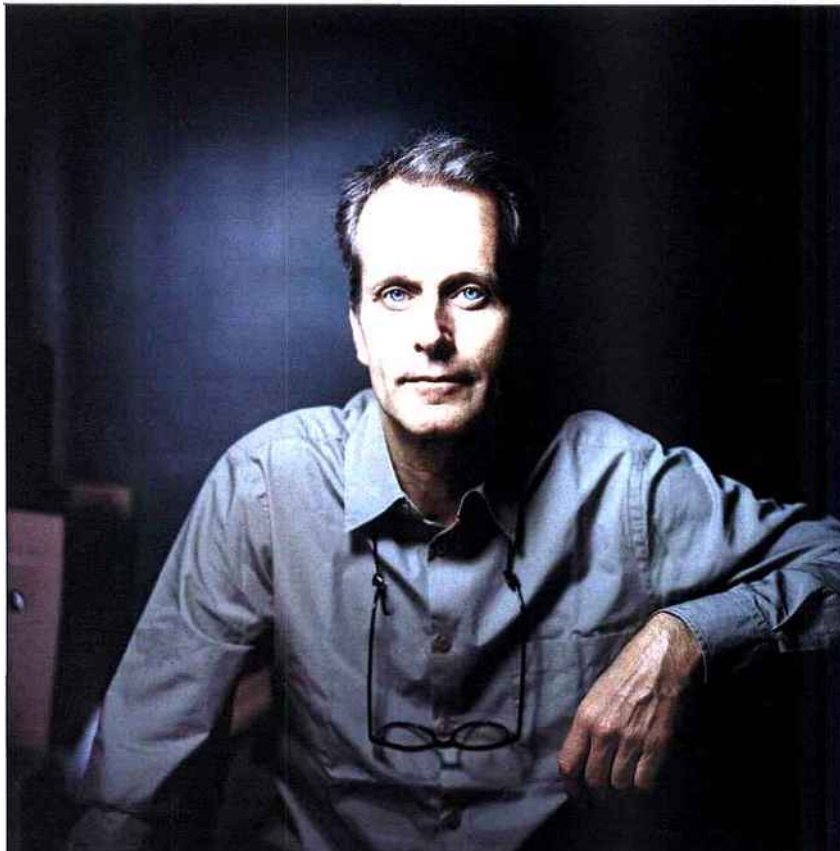
Cribier, lui, est multiple, il se fond dans le territoire. « *Je me fous du style* », dit-il. Il a dessiné un jardin minimaliste au donjon de Vez (Oise), a travaillé un marais à Larchant (Seine-et-Marne), a conçu un ranch de 36 000 hectares dans le Montana avec des buttes pour s'abriter du vent et un abreuvoir où vaches et chevaux se croisent sans se toucher, a mis ses pas dans ceux de Le Nôtre pour le jardin des Tuileries, a revisité un jardin à l'anglaise de 200 hectares dans le Hampshire : « *En Angleterre, on attendait de moi un jardin "contemporain", comme on dit, et je suis parti de ce qui existait en faisant inonder un bassin. J'aime aussi l'émotion du murmure*

Les plantes, c'est comme

les bébés, ça ne parle pas mais il faut les comprendre

points. Et comme l'homme entend tout domestiquer, tout « *bousiller* », il propose de créer des zones de biodiversité pour l'étude, ouverts aux seuls scientifiques.

Un jardin privé de 8 hectares illustre ses convictions. Le sien, choisi aussi pour la couverture du livre. Nous sommes sur la côte normande, dans ce qu'il appelle son « *laboratoire* ». Il y jardine depuis 1972, le week-end seulement, avec des amis. Un travail puissant, sans machine, où on désherbe à la main,



EDOUARD CAUPEL / MYOP POUR « LE MONDE »

de l'eau qui meurt en vaguelettes. Et ces plantes, je sais qu'elles vont bien vivre ici. »

Pascal Cribier aime l'instant où une plante « bascule dans la survie ». Il raconte que les étourneaux pèsent 50 grammes de plus à Lille que dans d'autres villes, parce que les autoroutes sont éclairées en Belgique. Il sait que des arbres sont morts à la Défense parce que les talons aiguilles ont percé leurs racines. Il a modifié une épaisseur de store pour faire entrer un peu plus la lumière et sauver des plantes. Il constate aussi que les chênes qu'il a plantés il y a trente ans sont plus haut que des chênes centenaires. « Plus la plante absorbe du gaz carbonique, plus elle grandit. Les plantes adorent la pollution. »

Son bonheur ? Marier des plantes aux rythmes différents – l'éphémère de la pivoine, le chêne centenaire – et se dire qu'un orage « va modifier tout ça ». Il dit qu'un jardin n'est pas éternel, qu'il doit mourir, comme celui qu'il a dessiné à Méry-sur-Oise, qui appartenait au groupe Vivendi, et qui a fermé à la chute de Jean-Marie Messier, dix-huit mois à peine après l'ouverture. « C'est le projet de ma vie », dit-il pourtant. Projet incroyable : montrer les stratégies des plantes en fonction des formes d'eau, comment elles vivent dans la glace, dans l'eau salée, l'eau chaude... Le livre montre comment la nature a repris ses droits à Méry-sur-Oise. Pas joli ? « Il faut montrer les échecs. » Le refaire un

jour ? « On ne revient jamais en arrière dans un jardin. »

Il faut accepter Cribier comme il est. Ça marche, puisqu'il refuse du travail tous les jours. Du reste, le livre montre qu'il crée des jardins pour des gens qu'il aime, que ce soit pour le privé (le plus souvent) ou le public. « En général, ils deviennent des amis à force de dialoguer, de revenir sur les lieux », confie-t-il. Cribier travaille seul, sans agence, ce qui ne fait pas sérieux dans les concours. En fait, il s'entoure d'une équipe en fonction des projets – ingénieurs, botanistes, historiens... Sur une commande de 1 million d'euros, ce qui est énorme, il prend 10 % d'honoraires, et, à l'entendre, il ne lui resterait plus que 20 000 euros pour quatre ans de chantier : « Quand vous voulez connaître le contexte, la biodiversité, que vous respectez le terrain, que vous y retournez, il ne vous reste pas grand-chose. Il y a un côté affectif, vous ne pouvez pas abandonner votre jardin. »

Pascal Cribier dit que son métier est un mélange entre femme de ménage, pour la gestion au quotidien, psychanalyste, car il faut écouter ce que veulent les gens, et puériculteur, « parce que les plantes, c'est comme les bébés, ça ne parle pas mais il faut les comprendre ». Pendant l'entretien, un bref coup de vent se fait entendre. Cribier s'interroge : « Il faudrait savoir pourquoi il y a de plus en plus de vent sur Terre, partout sur les cinq continents. » ■

Michel Guerrin

Le mariage de la science et de la poésie

Ce livre magnifique, à la fois poétique et scientifique, présente d'abord, par ordre alphabétique de sites, 31 jardins dessinés par Pascal Cribier. D'Aramon (Gard) pour le collectionneur Jacques Hollander, jusqu'à Woolton House (Hampshire), pour un couple d'Anglais. Chaque jardin est décrit au moyen de photos panoramiques en couleurs, réalisées par Cribier lui-même, et de grosses légendes. Des encarts d'images et de textes, écrits par l'urbaniste et

paysagiste Patrick Ecoutin ou par l'historienne Monique Mosser, sont fixés entre deux pages pour éclairer un peu plus la méthode Cribier ou son contexte d'intervention.

La deuxième partie, en noir et blanc, étale par ordre chronologique les 157 projets et réalisations, de taille et de durée variables, qui ont jalonné la vie de Pascal Cribier depuis 1982. On y retrouve les Tuileries, un jardin solennel dont il aimerait que le public puisse s'approprier davantage en marchant

dessus. Et aussi un projet encore non réalisé et qui lui tient le plus à cœur : un jardin sur une île qui borde la centrale nucléaire de Cattenom (Moselle). Pascal Cribier a gagné le concours mais EDF tarde à aller jusqu'au bout. Ce mariage entre jardin et nucléaire, entre deux symboliques opposées, c'est un délice pour Cribier. publié

M. G.

Pascal Cribier, Itinéraires d'un jardinier, sous la direction de Laurent Le Bon, éd. Xavier **Barral** 520 p., 54 €.